

Pouéux Guile

Je remplis aujourd'hui un douloureux devoir
à venir saluer ici la mémoire du camarade Gabriel Lacroix
victime de la barbarie nazie, mort en martyr dans une de ces
abominables camps d'extermination qui restent comme une tache
hideuse de ce siècle de progrès et la honte d'un peuple dont le
dessein était d'asservir le monde et d'aneantir la civilisation.

Nous ceux qui ont vécu cet épouvantable cauchemar, ceux qui
ont par miracle échappé à la mort et ceux qui sont restés là-bas, sont et
restent unis par des liens de fraternité qui a scellé leur destin commun
et s'il m'appartient en ce jour, en mon nom personnel et au nom de tous les
camarades rapatriés d'adresser un souvenir ému à notre camarade disparu
et à m'incliner bien bas devant sa famille éplorée; plus que tout autre
mon cœur se rapproche de son propre cœur puisque le destin a voulu que nous
soyons arrivés le même jour, dans les mêmes circonstances et dans le même motel.

C'est à notre sortie de prison que j'ai fait sa connaissance, ensemble
nous avons pris le chemin de l'exil, partis dans un convoi de déportation, sur
notre route vers le redoutable inconnu, vers cette tragique aventure qui devait être
fatale à tant d'entre nous. Et je n'oublierai jamais ce pénible voyage, véritable
calvaire effectué dans des conditions atroces, entassés les uns sur les autres
dans un wagon fermé à double verrou sans nourriture, sans eau, sans air
et sans sommeil, à moitié asphyxiés, alors que je suis resté une demi-journée
sans connaissance ayant perdu la notion de tout, tant que mes souvenirs
obscur et confus me permettent de me rappeler, c'est lui que j'appellais dans
mon délire, lui que je connaissais depuis quelques jours à peine. Et lui
frémissant ses efforts pour me ramener à la vie, me reconfortait et me rassurait
de sa présence et répondait « je suis là ».

Et ce fut l'arrivée à Buchenwald. Le sort m'a pas voulu que nous
restions ensemble, bien vite nous avons été séparés, chacun arrivant sa propre

destinée.

Buchenwald, lieu jadis ignoré, ce nom maintenant connu de tout le
monde restera attaché à l'histoire et pour nous comme pour les générations futures
restera le témoignage irrécusable des atrocités hitlériennes en ce sens qu'il
symbolise toute la barbarie nazie qui a surpassé en honneur tout ce que le
monde avait connu jusqu'à ce jour.

Il évoque pour tous ceux qui ont vécu cette existence infernale
qui ce soit là ou dans d'autres camps qui n'étaient pas meilleurs - le souvenir
qui ne s'efface jamais de souffrances sans nom, de privations endurées, de
mauvais traitements ouïs, que l'imagination a peine à concevoir, que la raison
se refuse à croire et qui révoltent toute conscience humaine.

Car tout nous était hostile et tout contribuait à nous rendre
l'existence malheureuse comme une sorte de malédiction qui s'attachait à chacun
de nos pas, à chaque geste, ne nous laissant ni trêve ni répit.

Le travail exténuant qu'il fallait accomplir souvent au prix d'un effort
inhumain, sanctionné de aversions saugées et sous la menace de la trique, les
tâches les plus dures jusqu'à tomber d'épuisement, les besognes les plus répugnantes.

Les gardiens chargés de notre surveillance, pour la plupart ignobles brutes
d'ignorés de tout sentiment humanitaire prenaient plaisir avec une froide
et une satisfaction évidente au spectacle de nos souffrances. Être à chaque
instant à la merci de ces bourreaux, subir leurs fantaisies et leurs caprices,
être le souffreteux douloureux de leurs enlacements, une proie sans défense sur
qui s'exerçait leurs brutalités. Se résigner à tout supporter le corps meurtri
et chancelant, le regard suppléant, la rage au cœur, l'âme qui criait vengeance.

Le temps lui-même contribuait à alourdir nos peines durant les
longues et dures périodes d'hiver avec les interminables rotations debout sur
la place d'appel par tous les temps ou le travail à l'extérieur à fatiguer
dans la boue gluante d'où l'on avait peine à s'arracher, les membres engourdis
par le froid, grelottant dans le vent glacial ou les tempêtes de neige ou trempés
de pluie les vêtements en loques collés au corps.

Et par dessus tout cela éternels affamés, le faim qui nous tenaillait les entrailles.

Tout autour de nous n'était que ténèbres. Au milieu de ces ténèbres une seule lueur: l'espoir. L'espoir d'arriver malgré tout au terme de ce calvaire dont la fin apparaissait tantôt prochaine, tantôt lointaine et parfois semblait s'éloigner à mesure que le temps passait. C'était l'espoir qui nous soutenait dans cette lutte incessante contre l'adversité, c'était l'espoir qui nous faisait élever au-dessus de la vie et qui nous permettait d'arracher ~~notre existence au destin~~, jour par jour, heure par heure, minute par minute notre existence au destin. Il serait superflu de dire combien cet espoir a été soumis à une rude épreuve pour ceux qui ont eu le privilège inestimable de parvenir au terme de ce long supplice. Combien plus nombreux hélas! sont ceux dont les espérances ont sombré dans le néant qui ont succombé avant que cet espoir se soit réalisé.

En dehors de cette lueur d'espoir quelquefois vacillante quel réconfort, quelle consolation au milieu de tant de détresse. Rien ou à peu près.

L'entraide fraternelle matérielle ou morale d'un camarade d'infortune qui n'était pas davantage favorisé par le sort était aussi malheureux que moi.

Soivent des étrangers avec qui il était difficile de s'entendre faute de savoir se comprendre.

Les rigueurs de ce régime inhumain aboutissaient à une déchéance physique et morale qui minait la santé la plus robuste, terrassait les tempéraments les mieux trempés, en faisait une proie facile à la maladie une légère indisposition, le moindre malaise pouvaient être fatals.

Et pourquoi ces traitements odieux qui déshonorent la civilisation envers des êtres sans défense, jamais employés même à l'égard des plus dangereux criminels.

C'est parce qu'ils étaient saufs, comés de ne pas être des fervents administrateurs du régime imposé par l'occupant. Parce que sous des formes diverses ils avaient eu le courage de faire acte de résistance à l'oppression

parce qu'ils avaient refusé de se courber aveuglément au despotisme et à la tyrannie de l'envahisseur et qu'ils avaient employé des efforts méritoires pour libérer la patrie des chaînes de l'asservissement, lever le pays de la poignée imposée par la trahison, enfin retrouver la liberté, la liberté de la nation tout entière et la liberté de chacun. Cette liberté si chère au cœur de chacun de nous, combien de héros obscurs, victimes innocentes et martyrs à l'agonie l'ont payée du sacrifice de leur vie.

L'année dernière à pareille époque, les armées alliées poursuivaient leur marche victorieuse jusqu'au cœur de l'Allemagne acculaient le monstre hitlerien dans ses derniers retranchements et apportaient la libération à tous ceux qui gémissaient depuis si longtemps derrière les barbelés et brisaient leurs chaînes d'esclavage. Dans tous les camps c'était la découverte macabre d'innombrables charniers, de tas d'ossements, de morceaux de cadavres et ceux qui étaient encore en vie au milieu de ce tableau de désolation et d'horreur réduits à l'état de véritables fantômes déambulants étaient vus à une fin prochaine.

Ce jour du 29 avril restera marqué dans mes souvenirs de ma vie de bagnard. Il y a eu effet un au aujourd'hui c'était le jour du départ pour le rapatriement je prenai place dans un convoi en route vers la France. Il est difficile d'exprimer la joie, le bonheur ressentis à cette occasion. En ce jour anniversaire ce n'est pas sans une profonde amertume que je pense qu'ils sont nombreux hélas! les infortunés camarades qui n'ont pas eu le privilège inestimable de revoir la France, de retrouver les êtres qui leur étaient chers. C'est avec une profonde émotion que je pense à tous ceux qui ont exécuté leur dernier soupir sur cette terre étrangère sans avoir la consolation d'un regard attendri, d'une parole affectueuse et sans que les familles en deuil puissent avoir la consolation d'aller se recueillir sur leur tombe.

Cher camarade Lacroix, tes compagnons
d'infortune, camarades de misère et de souffrance
unissant leur pensée émue à celle de ta famille
éplorée et partageant son immense douleur
adressent à ta mémoire un salut fervent et
fraternel.

Ils s'associent de tout leur cœur à tes
nombreux amis et camarades, à toute cette
population d'Ygos qui a tenu à venir nombreuse
rendre un fidèle hommage à l'un de ses enfants
et apporter sa considération respectueuse à tous
ceux que la disparition afflige.

Que ces témoignages de sympathie
fervente soient un apaisement pour la famille
si durement ébranlée et que nous présentons nos
sincères et respectueuses condoléances.

Poudenx Emile.

En avril 1946, ma grand-mère avait fait dire une messe à Ygos à la
mémoire de mon grand-père.

C'est au cours de cette messe qu'Émile Poudenx a prononcé ce
discours.

